Dernières notes

Tout était dissipé dans un noir opaque qui paraissait dissoudre l'oxygène lui-même. Un doute, un seul. Un bourdonnement sourd monta violemment dans ma gorge jusqu'à mon crâne, comme si des milliers de guêpes enragées injectaient leur venin en laissant pour seule trace de leur passage, d'énormes boutons de sang, de pu jaunâtre, infectés par les battements d'ailes folles des insectes frénétiques à l'étroit dans ma trachée.

Un doute, à lui seul, estompant l'obscurité. Ma main se referma sur un pan de la couverture et l'agrippa pour retenir les pulsions que me hurlait la petite voix dans ma tête.

Pour la troisième fois cette nuit, mes jambes trouvèrent appui sur le sol, je me levai du lit. Dans un halètement saccadé, à défaut de pouvoir respirer pleinement, je cherchai la poignée à tâtons, avec une hystérie grandissante. Prisonnière du silence, du néant de l'ombre, je grattai, les mains tremblantes, dépossédée de toute force. Un métal froid frôla mes doigts agités. Je déambulais dans le couloir de mon enfance, m'accoudant à chaque mur, que je connaissais si bien. Je n'entendais rien, les bourdonnements dans ma tête étaient incessants. J'avais peur…

J'arrivais jusqu'à sa chambre. Elle dormait. Je me glissai tout contre son corps assoupi. Je ne voyais rien à travers le noir qui séparait son regard du mien, mais ce souffle… Ce souffle, qui à lui seul avait été capable de me dérober, il y a longtemps, aux cauchemars de la nuit, raisonnait comme si aucune seconde n'avait pu se dissiper dans le temps presque intact de cette enfance qui s'éloignait. Je savais accrochés aux murs, que je contemplais dans l'obscurité, les premiers dessins, les premiers poèmes, les premières œuvres maladroites, qui l'avaient rendu fière, fière de moi. J'avais peur…

Le silence s'était évaporé dans les méandres de l'ombre. Sa respiration apaisée avait effacé un doute qui ne faisait que s'absenter momentanément. Mes doigts s'entrelacèrent entre les siens. Impossible de retourner dans ma chambre. J'étais retombée à cet âge inoffensif, où l'étreinte protectrice de deux bras aimants, dissipaient toutes inquiétudes. Mais ici, de monstre sous le lit, d'ogre dans l'armoire, de fantôme dans l'ombre de la porte, il n'y en avait pas. J'avais peur et il n'était en rien question d'imaginaire.

Je l'ai lu dans ses yeux pas assez vieux, que le monde s'estompait peu à peu. Elle riait, elle ri toujours. Je savais, un peu avant, je savais et pourtant… Je l'avais lu dans ses yeux, et elle avant, dans ceux du médecin. Je pensais être parée pour tous ces mots innommés… J'avais peur, voilà tout…

L'aube nouvelle estompait les étoiles. Je devais abandonner son lit. M'arracher à ses bras pour rejoindre mes draps. Je ne pouvais pas rester là. Elle m'apaisait de son étreinte amoureuse, de cette amour silencieuse, de ce sourire endormi qui avait traversé la nuit. Que dirait-elle, si elle me trouvait à son chevet à son réveil ? Évidemment rien. C'était un instinct dit maternel, qui avait pris le poids des mots sur

ses épaules frêles de leurs sens, pour m'enlever la peur qui précédait ses sourires maladifs, ses rires confus et ses regards perdus.

Une larme perla contre ma joue. Elle était brûlante, comme si toute la rage qu'elle renfermait, la consumait. Elle corrodait ma peau sur son passage, laissant une traînée humide douloureuse, pareille à une écorchure. Ma mâchoire se crispa. Une colère sourde faisait frémir mes lèvres d'un tremblement léger. Elle n'entendait rien et ne faisait parvenir à ma raison que les sanglots violents du deuil, éternel épée de Damoclès. Une fièvre folle m'était montée. C'était injuste !

J'avais peur, si peur…

Je ne voulais lui infliger aucun doute, aucune peine, qui aurait pu être évité. Alors, d'un poids fatigué, je me levais et m'en allais.

Lorsqu'un peu plus tard, je la retrouvais dans le salon, elle était assise dans son vieux fauteuil usé. Il avait traversé le temps à ses côtés. La tâche du café bouillant de son mari, les poils du chat qu'elle avait tant chéri, les coups de feutres de ses petits-enfants, la déchirure du déménagement…

Parfois, elle me parlait de la vie, la vie d'avant, la vie d'après. Je hochais la tête et l'écoutais. Mon regard la parcourait. Elle riait, des anecdotes, qu'elle avait déjà cent fois raconté. Elle était belle.

Aujourd'hui, dans son fauteuil, elle pleurait. Au fond de ma gorge, un bourdonnement gronda. Elle était courageuse. Le sourire qui étirait les pans de ses lèvres, en était la preuve. Elle regardait le petit service de thé empoussiéré. Je savais qu'elle aurait voulu se lever, pour faire couler au cœur de ces tasses adroitement peintes de ce bleu mer profonde, quelque chose qui représentait bien plus que du thé. La maladie l'en empêchait.

Doucement, elle essuyait ses joues de cette longue écharpe qui ne quittait plus son cou. J'avais beau la savoir érodée par un mal qui me l'arrachait, quand mes yeux se plongeaient dans les siens, je ne voyais plus que la femme qui n'avait jamais cessé de se battre. Elle paraissait ne plus avoir peur de rien. Mais au fond de ses pupilles, je distinguais ce qu'aucun être ne peut dissimuler. Toute son âme tremblait, vacillait à chaque mouvement, à chaque souffle, à chaque seconde, craignant que ce ne soit l'avant-dernière précédent l'ultime au revoir. L'ultime instant où la conscience se dissipe, où le cœur est nu et où l'on porte ce regard si particulier sur un monde qui s'envole peu à peu.

Elle était forte, elle gardait la tête haute, n'ayant pas honte de ces larmes qui lui perlaient sur les joues. Elle était belle. Je savais qu'elle s'inquiétait de cet après, de ce qu'adviendrait de tout ce qu'elle possédait, des conseils, fous rires, histoires à raconter, de tous ces moments, qui s'évaporaient dans un futur si loin, qui s'écouleraient sans elle. Impossible de penser à l'*après*, sans songer à ce qui le détachait de l'*avant*. Le point de rupture, qui changerait les sourires tendres en larmes inarrêtables, avant qu'ils ne redeviennent sourires. Car oui, lorsqu'on pensera à elle, qu'on racontera ses yeux, sèmera son histoire, on ne pleurera pas, ou juste

des larmes souvenir, des bribes du bonheur d'*avant* qui refont surface en glissant contre la peau, un peu comme un câlin subsistant du passé.

Je la contemplai toujours. Je m'approchai et passai mes doigts entre les siens. Ils n'avaient pas toujours été aussi froids, mais au contact de ma main, ils brûlaient… Un amour inconditionnel faisait frissonner ma peau contre la sienne. J'avais peur. Je devais la laisser s'en aller… J'avais peur.

Chacun de ses sourires, laissaient croire à un peu plus d'espoir. C'était au temps qu'appartenait son souffle. Lui-seul, la rendrait souvenir. C'était injuste ! Injuste... Le temps est beau autant qu'il est fléau. En lui, coule chaque instant, chaque naissance de petits bonheurs. Ceux dont on se souvient par moment et qui dessinent les plus beaux sourires.

Elle m'indiqua qu'elle voulait retourner dans sa chambre. Je l'aidai à se lever et la suivait dans le couloir. Je voyais ses mains tremblantes s'appuyer à chaque endroit où s'étaient déjà posées les miennes, cette nuit. Aux aguets, je suivais chacun de ses mouvements, les reproduisant derrière elle. J'avais peur.

Elle se laissa tomber sur le lit comme elle l'avait probablement fait ce matin, dans son fauteuil. Elle me souriait. Elle était belle, plus que tout, j'avais peur. Je reposais ma tête contre elle, ne souhaitant plus que demeurer ainsi. Elle me caressait les cheveux de la paume de la main, comme elle l'avait si souvent fait quand j'étais petite. Elle murmurait un air, la même berceuse qu'autrefois… Ma tête reposait sur sa poitrine. Je n'osais plus bouger.

Son cœur, trop rapide, son souffle, trop lent. J'écoutais les battements, attendais le suivant. Là, contre elle, j'entendais la mélodie que chantait la vie à l'intérieur. J'avais peur, mais chaque note, remplaçant la précédente, me ramenait au présent, à cette chambre où il n'existait rien d'autre qu'elle, me serrant de toute la force dont est capable une mère, entre ses bras. Boum. Boum. Boum. Ma tête contre sa poitrine, j'écoutais cet air, refrain de lui-même, qui jouait les rondes comme on enchaîne les croches… Boum. Boum. Boum. La musique dans les oreilles, le monde pouvait bien s'effondrer…

Louise Ngata